

Aline Racheboeuf

Anawim



Ce que
vous avez fait
aux plus petits...

Aline Racheboeuf

Anawim



Ce que
vous avez fait
aux plus petits...

En une trentaine de courts chapitre, Aline Racheboeuf nous emmène dans l'univers des « sans », sans-abris, sans papiers... qu'elle rencontre au court de « maraudes » plusieurs soirs par semaine. Une série de portraits pleins d'humour et de tendresse nous aide à entrer dans l'univers de ceux que, bien souvent, on ne voit plus.

Un livre qui, sans jamais culpabiliser le lecteur, l'invite à une réflexion profonde sur la place des plus petits dans notre société et l'actualité de l'Évangile.

Editions
Franciscaines

© 2014 Éditions Franciscaines

9 rue Marie-Rose 75014 Paris

01 45 40 73 51

Mail : contact@editions-franciscaines.com

www.editions-franciscaines.com

EAN Epub : 978-2-85020-482-1

© Couverture : Jean-Jacques Prigent

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

GILBERT

Octobre 1938 : ma première rentrée. Je suis inscrite dans un petit cours comme il y en a tant à cette époque : une classe unique au 1^{er} étage d'un immeuble parisien un peu bourgeois. Une institutrice unique en son genre, elle aussi : c'est à la mère Mac'Miche de la comtesse de Ségur qu'elle me fait maintenant penser !

Toujours est-il que parmi nous se trouvait Gilbert, un garçon tout tordu, marchant péniblement, les bras ballants, la tête de côté, le souffre-douleur idéal de Mademoiselle. Il ne se passait pas de jour sans qu'il fût grondé, puni, envoyé s'asseoir au bout de l'estrade où trônait notre dragon. C'est d'ailleurs assis là qu'il passait la plus grande partie de ses journées. Et Mademoiselle de nous répéter de sa voix de crécelle que c'était cela qui nous guettait et que nous serions, nous aussi, la honte de la classe, et pourquoi pas, de la France entière ! Car elle avait en plus la fibre patriotique !

Lui ne disait jamais rien, il ne pleurait même pas. Il n'avait peut-être plus de larmes. Comme il était parmi les plus âgés, je ne sais depuis combien d'années il subissait ces traitements. Peut-être avait-il beaucoup pleuré au début, et puis il s'était résigné. J'avais six ans, je ne pouvais m'empêcher de regarder ces scènes avec une certaine frayeur, d'autant que la maîtresse avait un « lieutenant », un certain Hubert, bien dressé à la délation en tous genres, et qui ne s'en privait pas. Alors, c'était cela l'école ? Et la vie avec les autres ? Mon cocon s'ouvrait ainsi, jour après jour, sur des choses et des êtres inattendus.

En revenant à la maison, je racontais à Maman. Et Maman, pour qui l'autorité était une chose incontournable me disait que Gilbert avait sûrement mérité d'être ainsi traité. Je finis par ne plus en parler du tout.

Gilbert était d'une gentillesse sans limites avec nous tous, et nous l'aimions bien. Il se précipitait pour ramasser la gomme qui tombait, pour prêter un buvard, un crayon. Il avait aussi du mal à parler. À une époque où le handicap vous mettait vraiment en marge de la société, ses parents devaient souffrir terriblement, et pour lui, et pour eux.

Les années ont passé, il habitait toujours dans le quartier. Il y avait grandi, il y a vieilli. Parfois, en venant voir mes parents, je l'ai aperçu de loin, avec sa dégaine incroyable de pantin désarticulé. J'ai gardé de lui le souvenir d'un être que la cruauté d'une seule personne ne parvenait pas à écraser totalement. Derrière d'affreuses grosses lunettes qui n'arrangeaient pas son physique, je pense qu'il y avait un regard lucide, comme en ont certains malheureux, qu'ils soient humains ou animaux...

Tout être VIVANT est capable d'amour et de chagrin...
« Pauvre Martin, pauvre misère... »

MARIE-BALAI

C'était pendant la guerre, dans les années 1941-1943 que j'ai passées à l'École paroissiale tenue par les Sœurs de saint Vincent de Paul. Nous avons bien de la chance, nous, les petites du quartier, d'être externes, de rentrer à la maison midi et soir et de retrouver nos parents.

Bien sûr, c'était la guerre et nos mamans vivaient dans l'inquiétude en nous voyant partir à l'école : si, pendant que nous étions séparés, une alerte survenait ? Un bombardement ? Comment nous retrouver au sortir des abris tels que le métro ou les caves des immeubles ? Et dans quel état ? J'étais jeune mais je n'ai rien oublié des recommandations angoissées de Maman auxquelles s'ajoutaient celles des sœurs pas plus rassurées.

Il y avait dans chaque classe un lot d'orphelines, avec leurs sarraus noirs à manches longues, égayés (juste un peu) d'un col Claudine bleu ciel. Il y avait à l'école toutes les classes du primaire, plus quelques « grandes » qui préparaient le certificat d'études et peut-être ensuite le Brevet élémentaire. Chaque classe était dirigée par une religieuse « main de fer dans un gant de velours » : en CM1 et CM2, c'était sœur Anne-Marie. Le catéchisme était assuré par sœur Philomène, petite, ridée comme une vieille pomme, mais d'une bonté sans pareille.

Les orphelines étaient à part pour tout et je ne me souviens pas que les sœurs aient fait beaucoup pour qu'il y ait osmose entre elles et nous. J'ai su, bien après la guerre, que la communauté avait aidé des Juifs, lourde responsabilité qui expliquait sans doute cette sorte d'omerta.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Johann :

Il a quatorze mois, il est tout menu mais trotte comme un lapin. Il a faim, il réclame haut et fort ce que ses parents rapportent de la distribution. Et comme cela ne vient pas assez vite, il s'empare d'un chausson aux pommes tout aplati qui traîne sur le sol à côté d'une voiture, tombé d'un sac à goûter sur ce parking où des milliers de pas se croisent chaque jour. Il le ramasse, mord dedans, et éclate de rire en me regardant devant ce festin inattendu. Je donne deux petits plats *spécial bébé* à la maman qui me remercie plusieurs fois. En m'éloignant, je me demande intérieurement si le petit va apprécier cette « nouvelle cuisine » aseptisée autant que sa trouvaille piétinée...

Nina :

Elle a trois ans, elle s'accroche à la table où nous servons. Frimousse toute ronde, ce qui attire tout de suite ce sont ses yeux d'un bleu magnifique, tellement expressifs. Elle me sourit, elle est belle, on voudrait la câliner. En regardant la femme décatie, déformée et sans âge qui l'accompagne, on a du mal à imaginer que c'est sa mère, on évite de penser qu'un jour peut-être pas si lointain, cette jolie poupée aura la même apparence.

Sara :

Quinze mois, bien brune, des yeux noirs et malicieux, elle est sale, crasseuse à faire peur ; petite sauvageonne, elle court pieds nus sur le parking derrière un ballon qui ne veut pas être rattrapé, elle rit aux éclats et son petit visage devient tout lumineux. Sous la crasse et la misère, la lumière QUAND MÊME.

BRÈVE RENCONTRE

Hier, je passe dans un des bureaux d'accueil de la paroisse.

En face de la personne d'accueil, une dame, au premier abord souriante, joviale et corpulente. Bref une personne qui doit être bien dans sa peau et aussi bien dans son assiette. Le genre riche-bien-nourri-propriétaire-de-chiens-qui-mangent-les-miettes.

Début banal de conversation. L'accueillante me demande : « Dites, la maraude, ça ne doit pas être marrant d'un temps pareil, j'ai pensé à vous hier soir, avec ce froid... » Et s'adressant à la dame, elle ajoute gentiment : « Aline va avec MIR donner à manger aux sans-abri dans les rues de Nice. »

Je n'ai pas le temps de répondre que le pire ce n'est pas pour nous, avec nos bonnets, nos parkas et notre voiture, mais pour ceux qui cherchent (souvent en vain) un coin pour se protéger. C'est comme si elle avait appuyé sur un détonateur. La dame explose !

« Eh bien, vous en avez bien du temps à perdre avec CES GENS-LA qui ne savent que tendre la main, qui boivent tout ce qu'on leur donne de secours, qui sont des rebuts de société, qui sont sûrement plus riches que vous, qui... qui... qui... Et puis quand vous n'êtes plus devant eux, ils roulent dans des voitures volées et ils vivent dans des endroits bien mieux que chez vous ! »

J'allais appeler le SAMU : il ne faudrait pas qu'elle nous fasse une attaque ! Mais non, elle a de la ressource ! Avant que j'aie eu le temps d'ouvrir la bouche, elle a repris un grand bol d'air et

elle enchaîne :

« Parce que moi, je sais ce que c'est que cette population d'assistés, j'ai donné, j'ai donné, Madame, je faisais ça avec X (*un mouvement d'Église bien connu*). J'en suis revenue, c'est fini, fini, fini. »

Je ne vais pas m'attaquer à cette tour, je profite d'un instant de vide (pas de silence) pour répliquer avec mon air le plus suave :

« Madame, chacun fait ce qu'il peut comme il le peut. Nous, nous faisons ce que notre cœur nous dicte, nous ne comptons rien, nous laissons au Seigneur le soin de faire les comptes quand nous arriverons là-haut. Et j'ai confiance, croyez le bien ! »

Il faudrait la clouer sur la porte pour la faire taire ! Je sens qu'elle rassemble tout son venin pour me le balancer. Alors, courageusement je prends la fuite ! Et je prends bien soin de secouer la poussière de mes sandales en partant, non sans avoir lancé un souriant : « Bonne soirée, bon dimanche ! »

J'aurais dû dire : « Rendez-vous au Paradis ! »

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

SOLITUDES

*« Par les quatre horizons qui crucifient le monde,
Par tous ceux dont la chair se déchire ou succombe,
Par ceux qui sont sans pieds, par ceux qui sont sans mains,
Par le malade que l'on opère et qui geint, Et par le juste mis
au rang des assassins, Je vous salue, Marie. »*

Poème de Francis Jammes,
musique de Georges Brassens

Ils ont l'air nombreux lorsqu'ils viennent chercher leur repas, mais chacun est seul, tellement seul. La rue, c'est aussi le douloureux apprentissage de la solitude subie, non voulue.

Tout autour d'eux évolue une population libre, d'une liberté que les générations précédentes n'ont pas connue : liberté de pensée, de parole, de mœurs, liberté d'aller où on veut, comme on veut et quand on veut.

Vous savez bien : ces petites choses anodines qui font la vie normale et auxquelles nous ne prêtons que peu d'attention tellement elles sont normales dans nos vies bien rangées : nos clés de maison, nos clés de voiture, le passage chez le boulanger à l'heure où sort une fournée bien craquante, les lumières *a giorno* dans tout l'appartement, la bonne douche après le sport, un après-midi de lèche-vitrines, le téléphone portable, le GPS, l'ordinateur et la télé, et la musique, et tout et tout...

Essayez donc de gommer tout cela de votre quotidien !

Les personnes sans abri ont fait partie pour la plupart, de cette

société. Le fait d'avoir perdu petit à petit tout ce qui faisait leur vie les enfonce dans une solitude comme dans un marécage ou des sables mouvants. Dans *L'histoire sans fin*, Wolfgang Petersen nous emmène dans le marais de la Mélancolie. C'est exactement cela.

« Qu'est-ce que j'ai fait au bon Dieu ? », sentiment de culpabilité qui écrase, écrase, écrase...

Chacun d'eux est un jardin secret. Nous n'y accéderons qu'avec patience, amour.

Pour chacun et chacune, les petites minutes que nous leur accordons sont les seuls instants où ils se sentent vivants.

ALORS :

Comment élargir une relation d'humanité ? Comment reconnaître pour de bon la dignité de tout homme, celle de celui qui cherche toutes les raisons de cet échec ?

« Je ne suis bon à rien... je suis nul de chez nul... je suis moche... je suis bête... j'ai tout gâché... »

Comment écouter, non en juge, mais en interlocuteur valable ? Qui aura l'oreille attentive et bienveillante à leur silence ? Qui les aidera à retrouver des repères ? Comment prendre en compte ce qui nous est dit pour aider l'autre à rebâtir lui-même quelque chose, « comme si chacun était entrepreneur de lui-même » (Pasteur Olivier Brès) ? La perte de toute confiance en soi conduit à l'enfermement.

Comment essayer d'arrêter, ne serait-ce qu'un instant, ce moulin infernal qui broie les restes d'existences ? Qui évitera de leur dire qu'il faut se résigner alors qu'au fond d'eux-mêmes, ils sont à la limite de l'implosion ? Qui saura ne pas employer les

verbes à la première personne : « JE sais... », « JE comprends... », « JE pense que... », « JE vous conseille de... »

Il faut être prêt à partager avec l'autre son coin de Purgatoire, et faire silence en soi pour écouter ; oublier nos bonnes intentions, nos dévouements « la fleur au fusil » ; comme le disait le Père François Varillon, « avoir les deux pieds dans le devoir du moment présent ».

Quelqu'un de très bien intentionné donnait de sages conseils à l'un de ces « errants ». Mais il n'en avait rien à faire de nos conseils ! Il avait froid, il avait faim, il était dans une mélasse impossible ! Où donc était Dieu pour lui ? Peut-être s'est-il dit que la bonne dame en question avait accès au tiroir-caisse de Dieu : une neuvaine contre du boulot, une prière contre un logement, etc...

Cela s'est chanté en un temps : « un point pour saint Joseph, un point pour saint Thomas... »

Bien sûr que nous devons prier, mais ne le leur claironnons pas. C'est dans le secret que nous portons ces vies à ce Dieu qui ne nous posera lors de l'ultime passage qu'une seule question : « Qu'as-tu fait de ton frère ? », et qui ne cesse depuis des siècles de nous répéter que ce que nous faisons au plus petit c'est à Lui que nous le faisons.

On évoque devant moi ce sans domicile qui a pris racine devant notre église : tantôt misérable, tantôt provocateur, toujours en retrait par rapport à celui qui va vers lui (ou l'interpelle de loin à cause d'une éventuelle contamination !) Il est seul des journées et des nuits entières, et les rares fois où il « reçoit de la visite », cela se termine dans la violence, l'alcool ou le vol du peu que représente son paquetage. Rangé une fois

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

« Même les plus faibles et les plus vulnérables sont des chefs-d'œuvre de la création de Dieu, faits à son image, destinés à vivre pour toujours et qui méritent le plus grand respect » dit le pape François. Le dépoussiérage attendu serait-il commencé ?

Je pense à toutes les surprises que va nous réserver l'entrée dans la vie éternelle. Je connais des égoïstes qui pensent se faire des réserves afin d'entrer tout de go dans le Royaume : alors, ils font des pèlerinages dans tous les sanctuaires possibles, y compris les non reconnus, des dons à tout ce qui peut constituer une « assurance-vie » pour le ciel, des prêchi-prêcha tous azimuts et surtout à ceux qui sont assez naïfs pour boire leur bonne parole. À quoi bon se prosterner sans cesse devant les tabernacles, la main sur le cœur, si c'est pour passer à côté du pauvre du parvis sans le voir ou en lui faisant la morale ?

Ne savez-vous pas que pour entrer au Paradis, il faut non pas montrer patte blanche, mais arriver les mains vides ?

*« Ils sont nombreux les bienheureux
Qui n'ont jamais fait parler d'eux
Et qui n'ont pas laissé d'image...
Ceux dont on ne dit pas un mot,
Ces bienheureux de l'humble classe,
Ceux qui n'ont pas fait de miracles...
Ils sont nombreux ces gens de rien,
Ces bienheureux du quotidien
Qui n'entreront pas dans l'histoire. »*

Jo Akepsimas

LE CHÔMAGE

Chômage : maladie honteuse qui peut s'abattre sur n'importe quel individu masculin ou féminin dans la force de l'âge et qui l'empêche de travailler pendant un temps plus ou moins long. Le verbe « chômer », le croirez-vous vient du bas-latin *caumare*, qui signifie *se reposer pendant la chaleur*. Quel humour plus que noir !

Oui, c'est quelque chose qui ressemble à une maladie, quelque chose qui vous met à part, quelque chose qui fait de vous un être que vous voyez différemment. Et que tous les autres voient différemment. Du jour au lendemain, on devient un « inadapté ». C'est comme si cela se lisait sur votre front ; vous vous mettez à raser les murs en souhaitant devenir totalement transparent. Pour employer un mot à la mode, on se zappe !

Horrible impression de nudité, car on se sent déshabillé complètement. Se cacher, disparaître... Même en groupe de chômeurs, on se sent mal dans sa peau. Je me souviens d'une réunion organisée par les ASSEDIC : nous étions une dizaine, hommes et femmes, dûment encadrés par une animatrice. Cela a été l'horreur, au début nous n'osions même pas nous regarder : une poignée d'anges déchus ramant dans la même galère.

Et puis, les langues se sont déliées, chacun a commencé à casser un petit bout de sa coquille pour laisser entrevoir un petit peu de sa vie. Alors, brutalement, un homme s'est mis à sangloter sur la table autour de laquelle nous étions. C'était pitoyable, misérable, chacun aurait sans doute eu envie de lui porter secours d'un mot d'amitié, mais chacun avait envie,

comme lui, de pleurer sur sa propre situation. Chacun avait sa surcharge de difficultés et de souffrance.

S'il n'y avait que le manque de travail ! Mais il y a le long cortège des infortunes qui l'accompagnent. Pas de travail, pas de logement ! Sans logement, on doit compter sur les amis (dont le nombre se rétrécit comme peau de chagrin !) ou la famille qui se décompose, bien souvent. Et bientôt, c'est la rue...

Les entretiens d'embauche ? On arrive, comme un coupable, avec la peur au ventre et la mésestime de soi. Je me souviens de certaines réflexions, surtout à l'égard des femmes : si on s'habille un peu, c'est qu'on a trouvé un « financement »... et lequel ? Si on est négligée, c'est qu'on se laisse aller et « ce n'est pas comme ça que vous vous en sortirez ».

Il y a des terminologies qui laissent rêveur : « Avoir une situation », « se faire une situation ». Mais eux, ils sont « en *situation* de précarité »... Le sans-travail, c'est le lépreux de notre siècle : il n'a plus de crécelle, mais le regard qui se détourne, c'est le même. On se retire au fond des bois de sa tête, on a envie de mordre, de crier, de casser... et on se met à pleurer.

Maintenant, quand je me retrouve au milieu de cette population des « habitants de la rue », galériens ou lépreux modernes, je revois souvent ces scènes vécues aux ASSEDIC ou à l'ANPE, où se mêlaient désespoir, colère et résignation. Nous étions parfois 30 ou 40 à attendre toute une matinée, notre petit ticket à la main, assis dans une sorte de hall. Il y avait des moments d'un silence menaçant, d'autres de discussions plus ou moins animées. Il y avait aussi les coups de gueule de tel ou tel qui ne parvenait pas à obtenir ce pourquoi il était venu et qui inondait l'employé de sa vindicte.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

assis au pied du parvis sous la forme d'un sans-abri, mais cela, ils ne s'en doutent pas !

« Je ne donne jamais rien à ces gens-là, dit une élégante, assez fort pour être entendue, ils vont tout de suite acheter du vin pour s'enivrer. » Moi, je jette mon pavé dans la mare : – Je crois que si je devenais comme eux, j'en ferais autant : au moins, ça réchauffe et ça procure l'oubli. » À côté de moi, un ami s'exclame : « Toi, on ne te changera jamais ! » L'élégante chrétienne me jette un regard qui en dit long, à moi qui viens d'animer la messe et de faire chanter... Ses yeux sont à eux tous seuls un vrai peloton d'exécution.

Et c'est comme cela que ces malheureux finissent par devenir transparents ; on n'arrive plus à les voir sur la photo, leur apparence diminue, pâlit, perd ses contours et disparaît. Et ça, c'est bigrement rassurant pour beaucoup de « braves gens ».

Sans domicile fixe, sans-logis, sans-abri, mal logés... Ces catégories ne sont pas étanches, on peut passer de l'une à l'autre au gré des événements.

Depuis des siècles, on connaît le clochard : depuis Diogène et son tonneau jusqu'à Diloy, le chemineau de la comtesse de Ségur, en passant par Sans-Famille, le roi Lear, don Quichotte, en attendant Godot... C'est un modèle social en rupture avec le modèle « normal ». Il nous offre une image dérangeante de nous-mêmes : comment peut-il être mon semblable alors qu'il est si différent ? Qu'avons-nous en commun ? Mais surtout, de quoi sommes-nous responsables dans ce tableau en miroir ?

MORT RUE JOYEUSE MORT ALLÉE DE LA LIBERTÉ

Dans le journal *La Croix* du 12 Juin 2013, une page entièrement et finement écrite me saute aux yeux. C'est la liste des personnes mortes dans la rue depuis six mois, liste établie par le collectif *Les Morts de la Rue*. C'est quelque chose d'inimaginable, il y a 251 noms qui s'alignent, comme ceux des héros de la guerre sur nos monuments aux morts.

Alors, je fais un recensement, par tranches d'âge, c'est bouleversant. Pour 46 d'entre eux, dont 4 femmes, on ne connaît pas l'âge, et parfois même pas le nom. Fantômes de leur vivant, ils resteront fantômes à jamais. *Anawim* : anonymes.

Il y a :

- 22 hommes de 20 à 30 ans,
- 17 de 30 à 40 ans,
- 50 de 40 à 50 ans,
- 66 de 50 à 60 ans,
- 32 de 60 à 70 ans,
- 12 de 70 à 80 ans,
- 1 de 86 ans.

Chez les femmes, beaucoup moins nombreuses, on retrouve aussi tous les âges :

- 2 de 20 à 30 ans,
- 1 entre 30 et 40 ans,
- 3 de 40 à 50 ans,
- 3 de 50 à 60 ans,

- 3 de 60 à 70 ans
- 1 de plus de 80 ans.

Deux femmes et un enfant sont morts le même jour, au même endroit, dans une rue de Lyon, en plein mois de mai. Plus loin, un garçon de deux ans ; plus loin, une jeune mineure...

Les lieux de ces décès sont les plus divers, ils s'égrènent comme une sinistre litanie :

- Mort rue Joyeuse (!) ;
- Mort allée de la Liberté ;
- Mort sur un banc ;
- Mort lors d'une première nuit à l'hôtel, après des mois de rue ;
- Mort dans une station de métro ;
- Mort sur une route départementale ;
- Mort dans la voiture, dans le camion qui lui servait de gîte ;
- Mort dans une cabane ;
- Mort sur le pont Charles-de-Gaulle ;
- Mort sur l'esplanade de la Défense ;
- Mort près de l'église saint...
- Mort près du musée...
- Mort dans le sas d'une banque ;
- Repêché dans le port de Bastia ;
-

Cette liste me vrille le cœur par l'évocation de cette « armée des ombres », comme une terrible cousinade de pauvreté. Le purgatoire (que dis-je, l'enfer) est terminé pour ces habitants de nulle part. Avant cette mort-là, ils ont vécu leur mort sociale pendant parfois de longues années. C'est un bien triste concerto

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

« IL VOUS PRÉCÈDE EN GALILÉE... »

Cette année, j'ai choisi de faire la maraude avec MIR au lieu d'animer la veillée pascale. Cela a d'abord été une valse-hésitation, avec peut-être en filigrane une impression de trahison. Trahir des habitudes ? Et les choristes ? Et les autres ? Et les prêtres de la paroisse ? Me défilier d'un travail important tout en me donnant bonne conscience ?

Petit à petit, les barrières sont tombées : trahir des habitudes, ce n'est pas grave, et quelquefois il vaut mieux cela que s'encroûter. Un autre prendra ma place ce soir-là et ce sera au moins aussi bien que moi.

Trahir les choristes ? Non plus, ils connaissent parfaitement mes « occupations annexes ». Les prêtres de la paroisse ? Non plus car aucun n'a manifesté le désir de savoir si nous serions présents et si nous avions quelque chose à préparer ensemble...

Quelque chose me poussait obstinément à assumer ce choix. Alors, le soir de Pâques, je maraude ! Ce soir-là, nous n'étions que trois à parcourir les rues de Nice. Parcours un peu vide, au début, en apparence.

L'église Sainte-Jeanne d'Arc a toujours ses deux « locataires » et leurs deux chiens.

L'église russe a ses grilles fermées : c'est comme cela maintenant que le gouvernement russe a repris possession de ce petit territoire. Personne à l'horizon... Pourtant, avant, ils étaient au moins trois ou quatre, dont un en fauteuil roulant. On repart.

L'église Notre-Dame : on n'a vu d'abord que Myriam, plus démolie que jamais, voire agressive, et puis fondant petit à petit. Et d'un coup, il arrive du monde ; on en aura une dizaine, une femme et des hommes : on sert de la soupe, du café, on donne les sacs de repas. On prend quelques minutes pour bavarder. On distribue les petits œufs de Pâques en chocolat pour le grand plaisir de tout ce monde, et on repart.

À l'église du Vœu, personne, ni au parking Marshall. Où sont-ils donc en ce soir de printemps ?

Puis, à l'église du Port, ils sont trois, on donne tout ce qu'on peut.

On arrive ensuite au Square du 8-Mai et on va se garer sur le trottoir en face. Ô surprise ! Ils sont nombreux ce soir, en plus des habitués comme « Papy » à qui les livres sur la guerre font toujours grand plaisir (ce soir, il en reçoit trois !) C'est une vingtaine de jeunes et moins jeunes, deux femmes (des habituées) qui viennent demander soupe ou café. « Qu'est-ce que vous êtes gentils » nous dit-on. Ils sont calmes, détendus, et cela nous touche. On termine les cafés, les soupes, on n'a plus que quelques sacs de nourriture, et on distribue les fameux petits œufs. Ils sont heureux d'avoir aussi leurs œufs de Pâques. Ils nous font de grands gestes d'amitié. On aurait presque du mal à les quitter, tant l'ambiance est amicale.

Un tour à la gare SNCF, pas grand-monde : deux ou trois personnes...

On rentre à la base. Quelques bisous, quelques mots avec les volontaires qui sont encore là. La soirée est terminée. Retour vers Cagnes-sur-Mer. On a un peu l'impression d'une soirée lambda, sans plus.

On s'arrêterait bien à la cathédrale, mais les parkings affichent « complet ». C'est dommage car, en ce moment même, ce sont les baptêmes d'adultes et nous connaissons bien une des catéchumènes, hospitalière à Lourdes. Cela nous aurait fait grand plaisir de l'apercevoir et de nous tremper un peu dans cette atmosphère de joie qui doit régner à Sainte-Réparate. Oui, ce soir, il y a comme un petit quelque chose qui manque...

Quelques instants après, je reçois un texto : « CHRIST EST RESSUSCITE », signé d'une copine. Sur le coup, je me dis : « Elle n'est pas bien ! » Mais mon persiflage s'arrête net : elle a raison, l'amie ! Oui, l'Église a fêté le Ressuscité sans moi, cette année, mais il m'avait précédée, non pas en Galilée, mais dans ces rues où nous l'avons vu dans chacun de nos amis.

S'il n'était pas ressuscité, nous ne serions pas là, à leur service, comme des disciples convaincus qu'un seul geste peut redonner un peu de vie à ces êtres errants, victimes d'une terrible flagellation morale et psychologique, qui posent de temps à autre auprès de nous leur fardeau en forme de croix, et dont la route ressemble tellement à un Vendredi saint qui n'en finit pas. Comme disait Jean-Paul II, « le monde n'a pas besoin de murs, mais de ponts ».

Chacun d'eux est une Présence, une Image. Il est entièrement lui-même et non un reflet disloqué et dépersonnalisé. Nous n'avons pas à l'amener à nous ressembler, nous qui sommes « si propres sur nous ».

Comme des compagnons d'Emmaüs, acceptons d'être désinstallés. N'ayons pas peur d'être désinstallés.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

PRIÈRE SCOUTE

*SEIGNEUR JÉSUS, APPRENEZ-NOUS À ÊTRE
GÉNÉREUX,
À VOUS SERVIR COMME VOUS LE MÉRITEZ, À DONNER
SANS COMPTE,
À COMBATTRE SANS SOUCI DES BLESSURES, À
TRAVAILLER SANS CHERCHER LE REPOS,
À NOUS DÉPENSER SANS ATTENDRE D'AUTRE
RÉCOMPENSE
QUE CELLE DE SAVOIR
QUE NOUS FAISONS VOTRE SAINTE VOLONTÉ.*

**UN DIMANCHE DE MAI 1947, J'AI PROMIS D'ÊTRE
« TOUJOURS PRÊTE » À SERVIR DE MON MIEUX DIEU,
L'ÉGLISE ET MA PATRIE, À AIDER MON PROCHAIN EN
TOUTES CIRCONSTANCES, À OBSERVER LA LOI DES GUIDES.**

SOMMAIRE

Couverture

4^{ème} de couverture

Copyright

Titre

Dedicace

Préface

Avant-propos

Instants d'éternité

Au commencement était l'Amour

Petit vocabulaire de la détresse

1. Gilbert

2. Marie-Balai

3. Laissez venir à moi les petits enfants

4. À ceux qui disent que je perds mon temps

5. Les petits de la rue

6. Brève rencontre

7. Moi, j'ai pas d'chaussons

8. Serviettes, chaussettes et... dignité.

9. Automne

10. Fête des Mères

11. Solitudes

12. On l'avait aperçue

13. Cherche Dieu là où Il est

14. Le chômage

15. Un p'tit bout de chocolat

16. Notre-Dame de la Rue

17. On fête les Rameaux

18. Faits d'hiver

19. Mort rue Joyeuse

20. Le Noël des enfants de la rue

21. MIR : une goutte d'eau dans un océan de misère

22. 1^{er} Janvier

23. L'étoile

24. Il vous précède en Galilée

25. Quatre saisons en purgatoire

Une main sur la beauté du monde

En écho à La Vierge à Midi, de Claudel

Christ, reviens te manifester

Prière scout

Sommaire

Aline Racheboeuf

Anawim



Ce que
vous avez fait
aux plus petits...